I

La poupée de cire

SOPHIE, *en courant dans l'escalier* – Ma bonne, ma bonne, vite ! Mais où est-elle passée ? Ah voilà les livreurs… Lucie ! Papa m'a envoyé une caisse de Paris. J'espère que c'est une poupée de cire, il m'en a promis une.

La bonne qui venait d'arriver, vit Sophie se ruer sur la caisse et commençait à arracher le paquet.

LUCIE – Doucement, doucement Sophie ! Laissez-moi faire.

Lucie ouvrit la boite qui contenait effectivement une très jolie poupée. En découvrant sa belle tête blonde et frisée, Sophie s'exclama « Oh ! mais qu'elle est belle, qu'elle est belle ! ». Toute joyeuse, elle se précipita pour la saisir, mais quelque chose retenait encore la poupée dans sa boîte.

LUCIE – Ne tirez pas, vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE, *en sautillant tout autour* – Casse-les ! Arrache-les ! Vite Lucie, que j'aie ma poupée.

Mais la bonne, au lieu de tirer et arracher, prit ses ciseaux et découpa soigneusement les cordons, afin que Sophie puisse enfin prendre sa poupée. C'était sans doute la plus belle poupée qu'elle n'avait jamais vue. Elle avait de grands yeux bleus, des joues roses, un petit nez et une bouche délicate ; elle était coiffée d'un simple chapeau orné d'un ruban rouge, et vêtue d'une petite robe bleue festonnée, de bas en coton et de petits brodequins rouges en peau vernie.

« Oh ! Comme je suis heureuse », s'écria-t-elle en l'embrassant au moins une bonne dizaine de fois. Et elle fit une ronde en trottinant et chantant gaiement, sa poupée entre ses mains.

LUCIE – Et regardez, elle a même son bagage. Comme c'est mignon !

SOPHIE – Oh ! C'est trop joli. Il faut absolument que Paul voie cela. Paul, Paul !

Son cousin Paul, qui était en visite chez sa tante, était accouru aux cris de joie que poussait Sophie.

PAUL, *en descendant* – Que se passe-t-il ?

SOPHIE, *en souriant* – Regarde la jolie poupée que Papa vient de m'envoyer.

PAUL – Donne-la-moi que je la vois mieux.

SOPHIE – Non, tu vas la casser.

PAUL – Ne t'inquiète pas, j'en prendrai grand soin. Je te l'assure.

SOPHIE, *sans être tout à fait rassurée* – Juste une minute alors.

Sophie donna la poupée à Paul en lui disant de faire bien attention. Il l'examina avec précaution, la retourna pour la regarder sous toutes les coutures, toujours sous le regard anxieux de sa cousine. Lorsqu'il la lui rendit, il secoua la tête.

PAUL – Cette poupée est très jolie, mais elle ne m'a pas l'air solide. Je crains que tu ne la casses.

SOPHIE, *vexée* – Oh ! sois tranquille, je m'occuperai bien d'elle, comme si elle était ma fille. Elle restera comme neuve.

PAUL, *en riant* – Ce serait bien la première fois !

SOPHIE, *piquée* – Je t'interdis de rire ! Tu dis cela parce que tu es jaloux que mon *papa*, lui, m'offre de jolis cadeaux.

Paul baissa les yeux et se tut. Sophie, désolée, voulut le consoler. Elle s'était emportée, mais une fois l'instant passé, elle se trouva bien sotte de lui avoir fait autant de peine, surtout par cette remarque. Elle alla l'embrasser et l'effet fut immédiat : l'air songeur de Paul se transforma en surprise, une agréable surprise. Elle lui prit la main pour l'entraîner voir sa maman, en lui demandant de l'aider à la convaincre d'inviter Camille et Madeleine pour qu'elle puisse leur montrer sa belle poupée dès aujourd'hui.

« Maman, Maman ! » commença Sophie, toute excitée. Sa mère qui l'avait entendue dans le couloir, refroidit tout de suite son ardeur par un « c'est inutile,

Sophie ». Madame de Réan, la mère de Sophie, était assise à son bureau, occupée à régler les comptes de la maison. Elle faisait dos aux enfants qui venaient d'entrer dans sa chambre, et contrairement à eux, bien qu'elle ne pouvait pas voir leur visage, elle pouvait aisément deviner l'expression qu'il devait afficher. Sophie se glissa derrière elle discrètement, en essayant de se contenir, et lorsqu'elle lui apparut, elle arborait sur son visage son regard le plus attendrissant, celle qu'elle utilisait toujours dans ce genre de situation. Elle était tellement concentrée sur sa demande qu'elle ne vit pas le large sourire de la mère.

SOPHIE, *montrant sa poupée* – Oh Maman, s'il vous plaît ! Avez-vous déjà vu une si belle poupée ? J'aimerais tellement pouvoir la montrer à mes amies, Maman chérie. Pouvez-vous leur envoyer une invitation pour cet après-midi ?

MADAME DE REAN, *souriant plus largement encore* – C'est inutile, elles sont déjà invitées pour le déjeuner.

En entendant cela, elle sauta de joie, et ravie, remercia sa maman d'une manière bien à elle, faisant le tour de la chambre en dansant avec sa poupée, tout en en chantonnant :

Vive maman !
De baisers je la mange.
Vive maman !
Elle est notre bon ange.

Paul l'arrêta de suite dans son élan.

PAUL, *avec ironie* – Et tu n'as pas peur que Camille et Madeleine abîment ta belle poupée *?*

SOPHIE – Oh, bien sûr que non ! Elle sont trop bonnes pour cela. Elles savent bien que cela me ferait beaucoup de peine.

MADAME DE REAN – Le problème est plutôt du côté de notre chère Sophie.

PAUL – Tout à fait ma tante. Je l'ai déjà prévenue à ce sujet, mais elle n'a rien voulu entendre. D'après elle, elle en prendra soin comme si c'était sa petite fille.

SOPHIE – Et ce sera bien le cas ! Je vous le promets Maman. Jamais je ne ferai de mal à ma fille. Je l'aime trop pour cela.

MADAME DE REAN – Je ne doute pas, mon enfant, de ton amour. De ce côté-là, il n'y a jamais de problème. Mais il faut comprendre qu'aimer ne suffit pas ; ou plutôt qu'aimer n'est pas toujours ce que l'on imagine. Tu dois prendre conscience de tous les *malheurs* qui peuvent s'abattre sur ta chère fille et ainsi essayer de les lui éviter. Par exemple, cette poupée est en cire et comme tu le sais…

SOPHIE – Et alors ? La cire est bien solide. Il n'y a pas de problème.

MADAME DE REAN – Oui, la solidité même…, en tout cas c'est comme cela qu'elle parait. Mais regarde, cette bougie est en cire ; elle est aussi dure que le bois et pourtant, dès qu'on l'allume, elle fond.

SOPHIE – Eh bien, pas ma fille !

Et Sophie s'enfuit de la chambre en courant, sa fille contre elle, sans laisser à la mère le temps d'ajouter quoi que ce soit. Une fois qu'elle fut certaine que personne ne l'avait suivie, elle leva sa fille bien face à elle et la fixa droit dans les yeux.

« Tu n'es pas une bougie, hein ? Tu ne fonds pas, toi ? lui demanda-t-elle, avec un sourire amusé qu'elle avait dû mal à retenir. Ils me prennent vraiment pour une bécasse ! Une poupée, ce n'est pas une bougie ; on ne s'éclaire pas avec. Ne t'inquiète pas, tu seras très bien avec moi, ils ne savent pas ce qu'ils disent. Ils ne me font pas confiance, car je fais parfois quelques bêtises. Mais toi, je t'aime, je ne peux donc te faire de mal ».

Et sur ces belles paroles, elle la serra tendrement. Ce fut sur cette pensée que Sophie s'occupa de sa *petite fille* toute la journée. Pendant cette matinée, elle se conduisit comme une parfaite petite maman, l'aimant de tout son cœur : elle la peigna, l'habilla, la promena, lui fit visiter toute la maison, la remplit de mille et une petites attentions et répondit à tous ses caprices. Et cela, au grand étonnement de son cousin.

Paul la connaissait très bien. Ils étaient en effet très proches. Il ne connaissait donc que trop bien cette tendance qu'avait Sophie à s'enticher facilement des nouvelles choses, d'en rêver constamment, de les mettre sur un piédestal, pour que finalement, sur un coup de tête, elle en arrive à s'en lasser et à les délaisser. Tout se passait alors comme si ce qui avait suscité tout son intérêt, l'avait depuis toujours ennuyée. Ainsi, le fait que Sophie soit restée ainsi, pleine d'attention et de tendresse envers sa fille, une matinée entière et cela sans faiblir, l'avait positivement surpris. Si bien qu'il se demandait si cette fois-ci, elle ne s'était pas trouvée un véritable désir, un de ceux auquel on s'attache jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer, jusqu'à ce qu'elle

devienne pour nous tel un besoin vital. Ainsi il restait avec Sophie, la regardant d'un air amusé, en train de s'occuper de sa poupée.

SOPHIE – Et maintenant il faut aller se coucher ma chérie ! (elle *claqua sa langue, en signe de reproche*) Non Mademoiselle, pas de caprice. Pour une petite fille, il est important de bien dormir pour rester bien belle et pleine d'énergie. Surtout quand on a des invités à recevoir et spécialement venues pour toi.

Et de sa plus douce voix, elle lui chanta :

Dors ma petite douce,
Dors mon petit ange
Fermes tes grands yeux
...
Dors mon petit ange.

PAUL, *en riant* – Tu te répètes.

SOPHIE, *piquée* – Oh mais tu m'embêtes ! Retournez donc à vos coloriages, *Monsieur.* Et faites moins de bruits. Arrêtez donc de gigoter votre jambe ainsi. J'essaye de faire dormir ma fille, moi !

PAUL, *amusé* – Mais cela ne la dérange pas, au contraire, cela la berce. Par contre, je ne peux en dire autant de vos cris, *Madame*.

SOPHIE*, en se levant*– C'est de ta faute ! Arrête de m'énerver.

PAUL, *avec ironie* – Je n'y peux rien. Cela se fait tout seul.

SOPHIE – Eh bien je vais te coudre la bouche. Cela me calmera peut-être !

PAUL – Essaie donc, pour voir.

Irritée, Sophie lui jeta brusquement le premier objet qu'elle trouva sur la table. Le projectile l'atteignit en plein visage. Surpris, le pauvre Paul n'eut pas le temps de le voir venir et encore moins de l'éviter. Il ne put qu'amorcer un petit mouvement de recul qui lui fit plus perdre l'équilibre qu'autre chose. Il faillit tomber mais se rattrapa de justesse à la table, qui vacilla légèrement, tout juste assez pour faire tomber le berceau qui reposait dessus, et la poupée avec.

« Ma fille ! Méchant, regarde ce que tu as fait ! » hurla Sophie, juste avant de se jeter sur son cousin qui essaya alors tant bien que mal de s'enfuir. Elle bondit sur lui, les faisant tomber tout deux, et commença à lui frapper le dos de rage, sans doute dans le but de faire expier au responsable de ce terrible malheur, un peu de sa faute, et conclut son œuvre en lui griffant le visage jusqu'au sang. Paul commença alors à se débattre, repoussa Sophie, cria que sa poupée n'avait rien et déguerpit en vitesse.

Paul n'avait pas eu peur de sa cousine. Il aurait pu, s'il avait voulu, la mettre hors d'état de nuire facilement. C'était en effet lui, le plus âgé des deux. Il avait tout juste six ans, alors que Sophie allait en avoir quatre. Mais Sophie se mettait parfois dans de telles colères, qu'il savait d'avance qu'il ne pourrait pas se défendre sans lui faire de mal. C'était pourquoi il préférait souvent la fuite. Il se cacha dans la première armoire qu'il croisa dans le couloir ; néanmoins, Sophie l'avait vu et essaya aussitôt de l'ouvrir. Elle y mit toutes ses forces, en vain, et comprenant qu'elle n'y arriverait à rien, se mit à frapper dessus de rage en criant des « Paul, Paul ! ».

Il ne répondit pas. C'était, d'après lui, la meilleure chose à faire. Sophie se mettait peut-être rapidement en rage, mais elle se calmait tout aussi vite. Laisser sa fureur s'exprimer, lui permettait de s'en libérer et de revenir finalement complètement à sa douceur naturelle. Et ce fut bien ce qui arriva.

Quelques minutes suffirent à la calmer. Elle arrêta de frapper et réfléchit à ce qu'il s'était passé. « Pourquoi ai-je fait cela ? » ou encore « Pauvre Paul, j'ai été méchante, je lui ai fait du mal. » était vers quoi lui menait sa réflexion. Mais peu importe les griefs qu'elle avait, elle n'eut jamais l'envie d'aller s'excuser, en tout cas, pas une envie suffisante pour dépasser son amour-propre. Ce qui la conduisait à un dilemme. « Je ne vais quand même pas lui demander pardon. Mais sans cela, comment pourrait-il me pardonner ? ». Elle alla alors retrouver sa fille qui gisait toujours sur le sol. Elle l'examina et, soulagée, vit qu'elle n'avait rien.

SOPHIE – Ma pauvre petite chérie ! Nous t'avons laissée toute seule. Tout ira bien, ne pleure plus. Il ne faut pas en vouloir à Paul, il ne l'a pas fait exprès, tu sais. Il est gentil Paul… En fait, ce qu'il s'est passé n'était pas entièrement de sa faute… C'est …, c'est moi qui ai été méchante.

Et ce ne fut qu'une fois sa petite fille en main, alors que celle-ci la regardait droit dans les yeux, qu'elle put comprendre et se conduire en bonne mère. « Je vais aller m'excuser de ce pas » lui dit-elle. Elle mit tout de même un peu de temps pour le réaliser. Elle fit les cents pas devant l'armoire en essayant de trouver ce qu'elle pourrait bien dire pour être pardonnée, sans pour autant que cela ne lui en coûte trop,

car elle détestait toujours d'avoir à présenter des excuses. Paul l'entendit et entrouvrit la porte pour apercevoir ce qu'elle préparait. Elle accourut aussitôt vers l'ouverture, ce qui lui fit la refermer de suite de peur.

SOPHIE, *peinée* – Paul… Paul, pardonne-moi, viens jouer. Je t'assure que je ne recommencerai plus.

PAUL, *en ouvrant la porte* – C'est bien vrai, tu n'es plus en colère ?

SOPHIE – Non, je suis triste d'avoir été si méchante.

Paul sortit alors de sa cachette. Sophie put enfin voir les conséquences de sa nature un peu trop " fougueuse " : il avait une large griffure sur sa joue qui saignait encore légèrement. Elle en fut choquée. Elle ne s'était pas vraiment rendu compte de l'ampleur de son emportement, qu'elle pouvait se montrer si cruel lorsqu'elle " s'oubliait " et cette prise de conscience la bouleversa. Elle s'inquiéta de cette blessure, mais Paul la rassura de suite, en lui disant que ce n'était rien, que cela ne lui faisait plus mal du tout. Elle n'en crut cependant rien et proposa de se faire bonne infirmière pour se faire pardonner. Elle l'emmena dans sa chambre et alla chercher un peu d'eau pour nettoyer la plaie, tandis que Paul, pendant ce temps, se regarda dans le miroir pour examiner la griffure. « Le problème c'est que cela est très voyant conclut-il. Ma tante ne laissera jamais passer cela ». Sophie en pâlit légèrement ; elle n'avait pas du tout songé à cela. Elle prit un mouchoir, le trempa dans l'eau, puis le passa sur la plaie. Mais cela ne changea rien, la plaie était toujours aussi voyante.

SOPHIE, *désemparée* – Il n'y a rien à faire, Maman va me punir… Oh non, elle va m'empêcher de voir Camille et Madeleine. Ou pire, me reprendre ma fille ! (*elle lâcha le vase qu'elle tenait renversant toute l'eau sur elle*)

PAUL – Non, pas ta poupée. Il y a peut-être un moyen. Je pourrais toujours dire que je me suis écorché dans des épines…, mais cela serait mentir… Ou alors… Ça y est, j'ai trouvé ! (*et Paul sortit en courant*)

SOPHIE, *en prenant sa fille* – Espérons que Paul parvienne à nous sortir de là. Ma pauvre chérie, je ne peux pas m'imaginer me séparer de toi. (*et elle se blottit contre sa fille*). Mon Dieu, que tu es froide ! Ton visage est glacé. C'est sans doute tous ses malheurs qui te glacent le sang. Maman avait bien raison, il faut que je prenne conscience de tous les malheurs qui peuvent t'arriver, pour t'en préserver. Je vais te mettre un peu au soleil, pour te réchauffer.

Sophie alla sur le balcon du salon pour y déposer sa fille, l'adossant contre le mur, le faisant se reposer sur la balustrade. Et ce faisant, elle vit Paul courant au milieu du jardin de la cour, allant droit vers un buisson de houx.

« Non, il ne va pas … Ciel, il s'écorche encore plus à cause de moi, pour que je ne sois pas punie. Oh Paul ! ». Et elle partit le retrouver, mais se ravisa de suite. « Non, si Maman me voit avec lui, elle se doutera de quelque chose. Il vaut mieux que je reste ici. Oh Paul ! s'écria-t-elle en pleurant, comme tu es bon, comme je t'aime et comme je regrette d'avoir été colère contre toi. Sans cela, rien ne serait arrivé. »

Elle vit la bonne venir vers Paul, pour le rabibocher et le réprimander tout en même temps. Sophie voulut le rejoindre, mais ce fut précisément à ce moment qu'elle entendit le bruit d'une voiture : c'était Camille et Madeleine qui arrivaient. Avec son émotion, elle avait fini par oublier leur visite. Elle accourut donc au-devant d'elles. Lorsqu'elle fut descendue, elles étaient déjà sur le perron en train de saluer Madame de Réan qui était venue pour les accueillir. Sophie arriva en courant, toute essoufflée.

MADAME DE REAN – En voilà une façon d'accueillir tes invités, Sophie. Avec un tablier taché et en étant toute décoiffée.

SOPHIE – C'est que j'ai donné à boire à ma fille, Maman.

Paul arriva alors à son tour, la mine basse. Il n'avait plus seulement une écorchure sur la joue mais sur tout le corps ; de plus, ses vêtements étaient légèrement rapiécés.

MADAME DE REAN – Oh Paul ! Mais que t'est-il arrivé ? On dirait que tu t'es roulé dans des épines.

PAUL, *en baissant la tête* – Précisément ma tante. Je suis tombé en courant dans un buisson de houx. Et en essayant de me relever, je me suis écorché le visage plus encore.

MADAME DE REAN – Cela m'étonne de toi, Paul. Tu es plus raisonnable que cela d'habitude.

CAMILLE, *en lui tendant un mouchoir* – Pauvre Paul, comme tu dois souffrir !

PAUL – Non, très peu Camille. Demain cela ne sera plus.

MADAME DE REAN – Qu'y a-t-il Sophie ? Tu me sembles bien triste.

SOPHIE, *rougissant* – (*Paul lui fit signe de ne rien dire*) Je… je ne suis pas triste, Maman.

MADAME DE FLEURVILLE – Eh bien ma chère, j'ai été bien inspiré d'apporter ces fruits confits. Je ne connais pas de meilleurs remèdes aux petits malheurs du quotidien.

Et Madame de Fleurville sortit la boîte et l'ouvrit pour leur laisser découvrir les délices qu'elle contenait. Elle eut bien raison, car en quelques instants, tout le monde était devenu plus gai. Les yeux de Sophie qui, quelques secondes auparavant, étaient presque au bord des larmes, se mirent tout d'un coup à briller. Elle passa sa langue sous ses lèvres ; elle en salivait déjà. À cet instant, elle ne pensait plus qu'à une chose : aux merveilleux fruits confits qui n'attendaient qu'elle pour être manger. Quand ils rentrèrent, elle se rapprocha de Madeleine et lui dit tout bas.

SOPHIE, *tous bas à Madeleine* – Demande à Maman d'ouvrir le paquet.

MADELEINE, *tout bas.* – Je n'ose pas.

SOPHIE, *tous bas à Madeleine* – Mais si, justement. Elle ne pourra pas le refuser puisque c'est vous qui les avez apportés.

MADELEINE, *tout bas.* – Justement, cela ne se fait pas.

MADAME DE REAN – Je t'ai entendue, Sophie. Et tu sais que je n'aime pas te voir impatiente. Que va penser Madame de Fleurville ? Que tu n'es pas assez nourrie ?

MADAME DE FLEURVILLE – Tout simplement que notre Sophie est gourmande, comme tous les enfants.

MADAME DE REAN – Et pourtant c'est la seule qui imagine des manigances pour obtenir ce qu'elle veut. Ah… (elle mit sa main devant son visage en soupirant). Si seulement tu avais essayé d'être un peu plus franche et de demander toi-même la permission ! Peut-être y aurais-je consenti. Mais quoi qu'il en soit, c'est bientôt l'heure du goûter, alors vous pourrez tous en manger dans une heure. (Sophie fit la grimace). Allons, sois patiente, tu n'avais pas une belle poupée à montrer à tes amies. L'aurais-tu oublié ? Ou bien la vue des friandises t'aurait-elle fait perdre la mémoire ?

CAMILLE, *toute excitée* – Une poupée ? Oh oui Sophie, emmène-nous la voir.

SOPHIE – Venez, jamais vous n'en avez vue d'aussi belle !

Son désappointement disparut comme par enchantement et ils coururent tous pour aller à la rencontre de la poupée. Paul en profita pour retrouver Sophie et lui parler de sa " chute accidentel " dans le buisson de houx.

« Il s'en est fallu de peu tout à l'heure, lui souffla-t-il. Ma tante a failli tout deviner. Il faut que tu me promettes de ne pas en parler, ni faire aucune allusion. Sinon, elle finira par le découvrir et j'en serais fort peiné. Mes écorchures auraient été vaines ! »

Elle le lui promit et ajouta qu'elle n'y penserait plus, que cela était presque déjà fait. Ils arrivèrent alors au balcon. La poupée était restée précisément à l'endroit où Sophie l'avait déposée, sur le muret, exposée directement au soleil. Et il faisait une forte chaleur ce jour-là, trop forte pour laisser ainsi une poupée de cire. Quand ils arrivèrent, ils découvrirent une jolie poupée, bien coiffée, bien habillée, mais sans yeux.

MADELEINE, *regardant la poupée* – La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE – Quel dommage, comme elle aurait été jolie !

Sophie regardait sa fille, consternée. Elle la prit dans les bras et pleura à chaudes larmes. Paul vint la consoler

SOPHIE – Ma pauvre chérie, c'est de ma faute. Je n'ai pas été une bonne maman pour toi. Maman m'avait prévenu. Toi aussi Paul. Et maintenant…

PAUL – Allons, ne pleure pas. Il doit bien y avoir une solution.

MADELEINE – Mais comment est-elle devenue aveugle. Et où sont passés ses yeux ?

PAUL, *prenant la poupée et la secouant* – Ce sont les yeux que nous entendons. La cire a fondu et les yeux sont tombés dedans. Heureusement que les bras et les jambes n'ont pas eu le temps de fondre eux aussi !

CAMILLE – Nous pouvons peut-être les ravoir alors.

MADELEINE – Oui, demandons à maman, elle pourra certainement la réparer.

Ils coururent tous au salon retrouver leur maman, laissant Sophie derrière, qui restait seule à songer à tout ce qu'il s'était passé ce matin, à tout ce qu'elle aurait voulu qu'il ne se passe pas, à tout ce qu'elle aurait dû faire pour que cela n'arrive pas…, enfin, à quel point il était difficile de vivre et d'agir, sans que nos actes ne provoquent quelques malheurs plus tard.

« Si nous pouvions être ce matin, je me réveillerai et je ferai tout autrement. Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement revenir en arrière ? Pourquoi ne pouvons-nous rien réparer ? »

Elle alla rejoindre les autres et le trouvèrent autour des mamans qui étaient en train d'examiner la poupée. Camille et Madeleine se précipitèrent vers elle pour la rassurer, lui disant que leur maman leur avait assuré que la poupée pourrait être à nouveau comme neuve. Il suffisait de découdre le corps et d'aller récupérer les yeux au fond de la tête avec une petite pince. Cependant, loin de la rassurer, ces paroles eurent l'air au contraire de l'effrayer davantage à lui en faire monter les larmes aux yeux. Sa fille avait assez souffert ; elle ne voulait pas qu'on la tourmente encore davantage. Elle alla la reprendre et supplia que personne ne lui fasse de mal. Madame de Fleurville vint la consoler, lui assurant qu'elle n'aurait rien, ne sentirait rien et qu'au final, elle serait totalement réparée.

« Réparée ? mais nous ne pouvons rien réparer ! nous ne réparons jamais rien, sanglota Sophie. Est-ce que Paul a réparé quelque chose en se jetant dans un buisson de houx ? Non, il s'est fait saigner deux fois plus ! »

Cette nouvelle stupéfia toute la salle. Paul baissa la tête quand Madame de Réan lui demanda des explications. Il garda le silence, mais ne réussit pas tenir son regard. Sophie s'interposa et leur expliqua tout. À mesure qu'elle leur racontait, la stupéfaction gagna les invitées, qui échangeaient entre eux des regards de surprises et de gênes. Seule Madame de Réan semblait rester inflexible. Sophie commença à pleurer, en criant : « Je suis méchante, méchante, méchante ! ». Paul vint alors de la consoler.

PAUL, *en lui tenant les épaules* – Allons Sophie, ne dis pas cela. Tu n'es pas mauvaise, c'est toi qui souffres le plus.

MADAME DE REAN, *en s'agenouillant à sa hauteur* – Sophie. Je te pardonne car pour une fois tu as fait preuve de franchise.

SOPHIE et PAUL – Merci Maman (ma tante) !

MADAME DE REAN, *prenant la poupée* – Quant à cette demoiselle, je pense pouvoir l'opérer sans qu'elle ne sente rien.

MADAME DE FLEURVILLE – Il faut juste attendre que la cire durcisse à nouveau. Allez donc jouer au jardin, nous vous appellerons lorsque tout sera prêt.

MADAME DE REAN, *revenant avec les friandises* – Une minute. Je crois bien que l'heure du goûter tant attendu est arrivée.

MADAME DE FLEURVILLE – Voilà une bonne idée, n'est-ce pas Sophie ?

Tous les enfants eurent chacun deux fruits confits, même Sophie, qui craignait d'en avoir perdu le droit. Elle s'approcha tout d'abord timidement près de la boîte, la mine basse et encore repentante, quand sa maman la rassura en lui affirmant qu'elle en aurait aussi. Elle se précipita alors pour être aux premières loges. Il y avait six sortes de fruits confits : de la poire, de la prune, de la noix, de l'abricot, du cédrat et de l'angélique. Sophie était aux anges, mais également pris dans un dilemme. Lesquels choisir ? Elle hésita un peu, mais la faim (ou serait-ce plutôt la gourmandise ?) arrêta tous débats. Elle prit finalement de la poire et de l'abricot, c'est-à-dire ceux qu'elle estimait les plus gros, et les dévora sans attendre. Quand tout le monde en eut pris, Madame de Réan referma la boite et la rangea dans sa chambre, sur la plus haute des étagères. Sophie l'avait suivie jusqu'à la porte et elle serait bien entrée, si la mère ne la lui avait pas refermée au nez en la priant de sortir de là.

Les enfants allèrent jouer dans le jardin. Sophie et Paul s'étaient mis depuis peu à cultiver des fleurs. Ils devaient à chaque fois transporter de l'eau pour les arroser, et ce faisant, faire beaucoup d'aller-retour, ce qui était bien contraignant et fatigant à la longue. Alors Sophie avait eu une idée : ils allaient creuser un bassin où déposer toute l'eau dont ils auraient besoin. Ce fut à cet ouvrage qu'ils furent tous occupés, armés de pelles et d'une pioche. Sophie avait pris la tête des opérations. Pourtant très vite, elle commença à s'en lasser. Bien qu'elle fut l'instigatrice de l'idée, elle sembla avoir la tête ailleurs : elle n'entendait pas les remarques que leur firent Paul et Camille, et n'arrêtait pas de rêvasser. En fait, elle avait autre chose que le bassin en tête.

SOPHIE – Dis-moi Madeleine, quel parfum as-tu choisi ?

MADELEINE – Comment ? De quoi parles-tu ?

SOPHIE – Des fruits confits évidemment. Moi j'ai pris poire et abricot.

MADELEINE – Moi j'ai pris angélique et cédrat. Ce sont mes parfums préférés.

SOPHIE, *à elle-même* – Angélique et cédrat. Mmh ! Rien que leur nom sont à croquer. Et moi qui n'en ai jamais goûté ! Quel goût peuvent-ils bien avoir ?

Les enfants commencèrent à fatiguer. Madeleine alla se reposer sur un banc ; Camille en vint à se poser des questions sur le bien fondé de leur effort.

CAMILLE – Pourquoi avez-vous besoin d'un bassin, au fait ? Vous devriez faire comme nous, et demander une charrette et un âne pour transporter toute l'eau. Depuis, nous jardinons deux fois mieux.

PAUL – Je ne pense pas que cela plairait à ma tante. Elle ne nous laisserait pas seuls avec l'animal. Sophie est encore trop jeune.

CAMILLE – Vous devriez planter des framboisiers alors. C'est ce que nous avons fait avec Madeleine. C'est bon et cela demande moins de soin. Les fleurs, c'est bien joli, mais l'ennui, c'est qu'elles ont toujours soif.

PAUL – C'est ce que nous voulions aussi, mais ma tante ne veut pas. Sophie mangerait tout, elle est si gourmande. Regarde-la.

Sophie, de son côté, était allée rejoindre Madeleine, non parce qu'elle était fatiguée elle aussi, ou pour lui tenir compagnie, mais parce qu'elle était restée prisonnière, loin d'ici, rangée sur la plus haute étagère de la chambre de sa maman.

« Ce n'est pas un peu dur, non, l'angélique, à croquer ? lui demanda-t-elle. Et le cédrat, ce n'est pas un peu amer ? »

Et elle n'avait pas arrêté de poser des questions comme cela depuis qu'ils étaient dehors. C'était d'ailleurs un peu aussi pour cela que Madeleine s'était écartée : pour se retrouver seule dans son coin. Mais cela n'avait pas empêché Sophie de la suivre et de continuer. Madeleine en eut vraiment assez ; elle souffla un bon coup, lui jeta un regard, puis se tourna pour lui faire dos.

Madeleine aimait bien Sophie, mais elle la trouvait parfois bien exaspérante, surtout quand celle-ci se mettait des idées en tête. Et c'était souvent le cas quand ils étaient tous les quatre ensembles, car ils laissaient toujours Sophie décider des

activités. C'était elle qui avait toujours les idées les plus amusantes, très bonnes, parfois mauvaises. Elles lui venaient toutes seules, et s'accrochaient à elle tant et tant qu'il était bien difficile de lui en faire changer, même quand on lui démontait clairement que celles-ci étaient extravagantes voire déraisonnables. Et même lorsque ses propositions étaient sensées, il fallait souvent diminuer sa fougue, pour qu'elles le restent. Cela pouvait être parfois bien pesant.

Mais Sophie ne voyait rien de tout cela, et elle continuait comme à son habitude à se laisser entraîner par son envie du moment. Elle était en train de poser une nouvelle question à Madeleine quand Camille l'interrompit :

« Sophie ! Votre bassin ne se remplira jamais. La terre boira toute l'eau et il n'en restera plus rien pour arroser vos fleurs. Il faut lui construire un fond. Moi cela ne m'amuse pas de travailler pour rien. Regarde donc. »

Elle prit l'arrosoir et versa de l'eau dans le bassin. L'eau y resta quelques secondes, mais en peu de temps, elle disparut. Cependant Sophie ne regarda pas la démonstration. Elle reposait sa tête sur ses mains, ou plutôt dirait-on, dans les nuages.

« Tu as-vu Sophie ? insista Paul. Il faut trouver un moyen de retenir de l'eau. Tu écoutes Sophie ?! »

Sophie sortit de son rêve, ce qu'elle prit plutôt mal. « La barbe, tu m'énerves avec *ton* bassin », lança-t-elle. Elle bondit du banc, exaspérée, et alla vers Paul, mais dans son agacement, elle oublia le bassin et glissa dedans. Comme Camille venait d'y verser de l'eau, sa robe se retrouva couverte de boue. Elle s'énerva encore davantage, mais cela n'eut pour effet que de se salir davantage. Soudain, un éclair passa dans ses yeux. Elle continua à se tacher en mimant une colère qui sonnait un peu fausse, puis elle les laissa en prétextant qu'à cause d'eux, elle devait aller changer de vêtements. Les autres la regardèrent partir en silence, puis se regardèrent béats.

CAMILLE, *avec ironie* – Je pensais que c'était *son* idée…

MADELEINE, *avec un léger agacement* – Pff ! Sophie a toujours de bonnes idées, mais cela ne l'intéresse pas longtemps.

CAMILLE – Il ne faut pas lui en vouloir. Elle est jeune tu sais, elle n'a que quatre ans. C'est pour cela.

MADELEINE – Elle n'a qu'un an de moins que moi.

CAMILLE, *avec magnanimité* – Oui. Mais à nos ages, nous évoluons énormément. Un an, cela fait beaucoup. En plus, tu as une sœur aînée, cela te rend raisonnable.

MADELEINE – Mais Sophie, elle, a Paul, qui est comme son grand frère. Il passe plus de temps avec elle qu'avec ses propres parents. Et à son âge, je n'agissais pas de la sorte.

CAMILLE – C'est vrai. Cependant, pense au fait que nous avons chacun des qualités et des défauts qui nous sont propres. Et même ceux qui nous caractérisent tous, qui sont l'œuvre et la volonté du bon Dieu pour les hommes, nous ne les acquerrons pas tous au même moment, ni de la même manière, ce qui leur donne ainsi une nature propre. Par exemple, Sophie est bien plus inventive que moi, alors que j'ai presque le double de son âge, et sans doute n'aurai-je jamais autant d'imagination, en tout cas pas une imagination avec ce petit quelque chose qui lui donne tout son charme. Et l'attention et la sagesse sont certainement les qualités que nous mettons le plus de temps à acquérir. Il faut être indulgent, et tu verras, en grandissant un peu, elle deviendra aussi raisonnable que toi et moi.

MADELEINE, *en balançant ses jambes sur son banc* – C'est bien ce que je pense aussi. Et je n'ai jamais dit le contraire. Mais c'est juste que je trouve que nous ne devrions pas toujours suivre ses idées, alors qu'elle n'a pas encore l'âge de raison.

Et Camille et Madeleine continuèrent leur discussion sur Sophie encore quelque temps. Paul n'y prit pas part ; c'était lui qui connaissait le mieux Sophie, et c'était donc le seul à avoir remarqué l'attitude étrange de celle-ci en partant. De plus, cela commençait à faire longtemps qu'elle était partie. Il commença à se demander, ce qu'elle manigançait.

Et en effet, Paul avait eu raison. Sophie n'était pas allée chercher comme elle le prétendait, un nouveau bas à se mettre. Elle avait toujours en tête, les délicieux fruits confits. Mais elle n'était pas partie pour les manger, oh non ! Elle savait bien que sa maman ne le voulait pas, et elle n'aimait pas désobéir. Non, voici ce qui trottait dans son esprit et qui avait déclenché l'éclair dans ses yeux que Paul avait remarqué :

« Ce soir, avait-elle pensé, Maman nous en donnera encore. Cela est bien obligé, car elle voudra en faire profiter Camille et Madeleine. Le problème c'est que je n'aurai pas le temps de bien choisir, et je risque de ne pas prendre les meilleurs… Je sais, je vais juste aller les regarder. Si je les regarde en avance, je pourrai bien me rappeler à quoi ressemble les meilleurs et je serais sûre de ne pas me tromper. »

Sophie, toute contente de son esprit, s'empressa pour arriver à la chambre de sa maman. Dans sa joie, elle avait oublié la boue sur ses souliers, et les traces qu'elle laisserait avec. Ainsi, elle n'avait pas pris la peine de se changer, et ne songea pas que, tel un petit Poucet, elle laissait derrière elle de quoi retrouver son chemin. Sophie arriva dans la chambre. L'étagère sur laquelle se trouvait les fruits confits, était trop haute pour qu'elle puisse les atteindre. Elle eut beau agiter, tendre les bras, se tenir sur la pointe des pieds et sauter, cela était inutile. Elle chercha dans la pièce un bâton, une pincette, n'importe quoi qui pouvait lui permettre de l'atteindre. Son regard s'attarda alors sur le fauteuil.

« Que suis-je bête ! se dit-elle en se tapant le front, je n'ai qu'à approcher un fauteuil et monter dessus ! »

Sophie tira le lourd fauteuil tout près de l'étagère, grimpa dessus, prenant bien soin d'y essuyer ses souliers, et put enfin toucher la boîte de ses rêves. Elle l'ouvrit, resta un moment, béate et émerveillée par la vue qu'elle lui offrait ; une intense réflexion s'amena à elle :

« Lequel vais-je prendre ? J'ai déjà pris la poire et l'abricot ; il faudrait que je prenne les autres… mais s'ils étaient les meilleurs ? Et il n'en reste plus beaucoup ; peut-être qu'il n'en restera plus demain »

Durant plusieurs minutes, elle hésita ainsi, penchant tantôt pour l'un, tantôt pour un autre. Quand un bruit l'arrêta dans ses réflexions. Un frisson la parcourut, mais rien ne se passa. Ce devait être simplement un domestique qui passait. Cela ne l'empêcha pas pour autant de s'affoler :

« Oh ! Mais… pourquoi ai-je peur ainsi ? Je ne fais rien de mal… Mais, si quelqu'un me voyait ici, sur le fauteuil, devant les fruits confits. Maman me punirait sûrement ! Oh comme c'est injuste ; ils croiraient que je les vole alors que je ne fais que les regarder. C'est si injuste ! Ah, il faut que je me dépêche. Je ne peux pas savoir lesquels sont les meilleurs, juste en les regardant… J'ai une idée ! Si je les goûte tous, je pourrais me décider ; juste des petits bouts, si petits que cela ne paraîtra pas. »

Sophie mordilla un morceau d'angélique, d'abricot, de prune, de noix, de poire, et de cédrat. Malheureusement, elle les dévora si vite qu'elle n'eut pas le temps de vraiment sentir le goût de chacun.

« Il faut recommencer, dit-elle. Je n'en ai pas pris d'assez gros morceaux, c'est pour cela. Cette fois-ci j'en prendrai un entier, sinon je ne sentirai rien. Juste un de moins, cela ne se verra pas. »

Elle recommença encore une fois, puis estimant qu'elle ne savait toujours pas, recommença, encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'en resta presque plus aucun. S'en rendant compte, cette fois-ci la frayeur la prit réellement et ne la lâcha plus.

« Oh la la ! Qu'ai-je fait ? Je ne voulais qu'en goûter un peu, et j'ai presque tout mangé. Maman va s'en apercevoir et devinera que c'est moi. Que faire, que faire ?… Je pourrais bien dire que ce n'est pas moi, mais Maman ne me croira pas… À moins que… mais oui ! Je dirai que ce sont les souris. J'en ai d'ailleurs vues une ce matin dans le corridor. Non…, plutôt un rat, vu tout ce que j'ai mangé. Un rat, cela mange plus, et c'est si vilain. Oui, un gros vilain rat. »

Et soulagée, elle ferma la boîte et s'enfuit à toute vitesse, sans se préoccuper ni même voir, toutes les traces de boue qu'elle avait laissées sur le fauteuil, le sol et sur la boîte même : son esprit devait être ailleurs. Elle retourna dans le jardin en courant sans avoir pris la peine de se changer et y retrouva les autres enfants, mais également sa maman et Madame de Fleurville.

MADAME DE FLEURVILLE – Oh ! Comme c'est ingénieux !

MADAME DE REAN – Mais Paul a raison. Il faudra que les maçons posent un fond.

SOPHIE, *en arrivant en courant* – Non Maman, j'ai une autre idée. Nous allons mettre un baquet au fond du bassin, avec des pierres autour pour qu'il ne verse pas. Et nous allons le laisser pour qu'il se remplisse d'eau de pluie.

MADAME DE REAN, en *souriant* – C'est cela, Mademoiselle l'*ingénieuse*. En attendant, rentrons aux châteaux nous occuper de notre poupée. Tout est prêt.

Tout le monde rentra ; Sophie resta en arrière. Paul l'attendit ; il sentit qu'elle était un peu étrange.

PAUL – Qu'as-tu fais durant tout ce temps Sophie ? Ton bas est toujours aussi sale.

SOPHIE, *rougissant* – Je n'ai pas trouvé Lucie pour qu'elle m'en donne un autre.

PAUL, *riant.* – Quel drôle d'air tu as depuis que tu es revenue ! On dirait que tu as fait quelque chose de mal.

SOPHIE, *troublée*. – Moi ! Quel mal veux-tu que j'eusse fait ?! Tu n'as qu'à regarder ;

tu ne trouveras aucun mal. Je ne sais pas pourquoi tu dis cela, tu as toujours de ces idées ridicules. Vas-tu cesser de me regarder ? Que c'est agaçant !

PAUL – Comme tu te fâches ! Je n'ai pourtant fait qu'une simple plaisanterie.

SOPHIE, *troublée*. – Eh bien, de tes *plaisanteries*, je m'en passerai bien ! Tu fais toujours le sage, et tu veux toujours me faire passer pour un mauvais diable !

PAUL – Même quand je me suis écorché ?

Sophie se tut, honteuse. Elle rougit un peu et détourna la tête. Ils continuèrent à marcher, sans parler. Elle voulait lui présenter ses excuses, mais n'y parvenait pas. Elle se remémora alors ce qu'il avait fait pour elle, la dispute qu'ils avaient eue, comment elle était parvenue à se réconcilier avec lui et comment tout s'était arrangé pour le mieux. Elle réussit alors à faire à nouveau de même, et lorsqu'elle lui eut demandé son pardon, il accepta de bon cœur.

Tout le monde était réuni pour assister à l'opération. Les enfants déshabillaient la poupée pendant que Madame de Réan préparait les instruments. En revoyant sa fille, Sophie reprit sa mine anxieuse que les fruits confits avaient réussi à faire oublier. Elle commença à s'inquiéter de nouveau pour ce qui allait arriver, et eut un peu de mal à remettre sa fille à sa maman. La mère prit ses ciseaux et détacha le corps de la tête qui était cousue à la poitrine. Les yeux qui étaient dans la tête, tombèrent sur la table, ce qui effraya Madeleine qui sursauta et alla se cacher derrière sa maman. Madame de Fleurville essaya alors de la rassurer.

« N'aie pas peur, c'est bientôt fini. Regarde Sophie. C'est sa poupée, et pourtant, cela ne l'émeut pas. Pourtant, je ne la crois pas insensible. Elle prend sur elle et cela est courageux »

En effet, Sophie n'en restait pas de marbre. Elle avait hâte que l'opération se termine, et craignait beaucoup pour le résultat. Cependant, elle tenait à se montrer courageuse devant sa fille. Ce fut sans doute la raison pour laquelle, elle ne montra aucune frayeur quand elle vit sa maman prendre les yeux avec la pince, et les remettre à leur place. Madame de Réan prit une bougie que lui donna Paul, et fit fondre de la cire sur les yeux pour les empêcher de retomber à nouveau. Le plus délicat était fait.

« Voila, il n'y a plus qu'à attendre quelques minutes que la cire refroidisse, dit Madame de Réan. Et ensuite, je n'aurai plus qu'à recoudre. »

Elle se tourna alors vers Sophie qui regardait sa poupée avec une légère inquiétude.

MADAME DE REAN – Ne t'inquiète pas elle sera comme neuve. (*à Madame de Fleurville*) Il est vrai, ma chère amie, que notre Sophie est une petite fille très courageuse et pleine d'énergie. Mais c'est aussi souvent cela qui la dessert, car elle est aussi trop exubérante et ne sait entendre raison.

En entendant cette phrase, Sophie était passée de la fierté à la honte. La mère ajouta ensuite que les incidents de cette journée devait lui servir de leçon, afin de devenir une meilleure mère à l'avenir, et ainsi, ne plus avoir à rougir.

Le temps de recoudre la poupée était venu. Madame de Réan allait commencer, quand elle s'aperçut que le fil qu'elle avait pris, n'irait pas ; il n'était pas assez solide. Elle alla donc en chercher un autre dans sa chambre. Le mot « chambre » résonna dans la tête de Sophie, qui tout à coup, sursauta. Elle se proposa subitement d'aller le chercher en s'interposant devant la porte, mais sa maman refusa. Elle ne voulait pas que Sophie fouille dans ses affaires, et trouvait également son comportement très étrange. Paul, qui sentait ce qui allait venir, détourna l'attention en pressant sa cousine de sortir dehors, pour aller chercher des pierres afin de terminer leur bassin. Sophie en profita et elle s'empressa de sortir.

Durant tout le temps qui suivit, Sophie se sentit bien mal, et Paul ne soulageait pas sa peine. Il avait fini par découvrir ce qu'elle cachait. Ils étaient en train de transporter des pierres, et comme Sophie en avait pris une bien trop lourde pour elle, elle s'en trouva rapidement essoufflée. Paul lui proposa alors d'échanger sa charge avec elle. Mais quand elle lui donna, il sentit que la pierre était légèrement poisseuse.

PAUL – Tu ferais mieux d'avouer ta bêtise, Sophie. Tu te sentiras beaucoup plus légère après. Et tu n'auras plus besoin que je t'aide à porter ton fardeau.

CAMILLE – Quelle bêtise ?

SOPHIE – Mais je n'ai rien fait de mal. Pourquoi veux-tu toujours que je fasse des bêtises ? J'en ai assez à la fin.

MADELEINE, *toute essoufflée* – Du calme, moins fort. Oh la la ! Je sens que je vais avoir mal au cœur. D'abord Paul nous accueille tout écorché ; puis nous creusons un

bassin pendant plus d'une heure ; ensuite ta mère joue au chirurgien ! Je vais faire des cauchemars.

PAUL, *en fixant Sophie* – Et tu ne seras pas la seule !

CAMILLE – D'avoir mal au cœur, ou les cauchemars ?

PAUL – Les deux, j'en connais une qui doit avoir la conscience et l'estomac bien lourds.

MADELEINE – Mais nous n'avons pas encore goûté ?

PAUL – Cela dépend pour qui !

Sophie n'en put plus. Elle jeta violemment sa pierre dans le baquet et elle s'en alla en pleurant. Elle courut ainsi jusqu'au perron, et là, elle vit sa maman et Madame de Fleurville à travers la fenêtre qui discutaient, tout en raccommodant la poupée.

MADAME DE REAN – Je vous remercie beaucoup de votre aide, ma chère amie. Vraiment je ne sais plus quoi faire avec cette enfant.

MADAME DE FLEURVILLE, *en riant* – Tous les enfants sont gourmands.

MADAME DE REAN – Le problème c'est qu'elle ne sait pas se retenir. Elle peut être animé des meilleurs intentions, mais quand une émotion la traverse, elle ne peut se contrôler. Regardez comment elle a arrangé ce pauvre Paul ! Et cette manie de cacher ses fautes… non, je dois faire quelque chose.

MADAME DE FLEURVILLE – C'est vrai que la petite est impulsive, mais elle regrette sincèrement ses mauvaises actions. Et c'est la première étape pour devenir meilleur.

MADAME DE REAN – Elle les regrette, jusqu'à sa prochaine bêtise. C'est là tout le problème.

MADAME DE FLEURVILLE – Comment reprochez à une enfant sa trop grande vitalité ! C'est un don du ciel. Elle est encore jeune, il lui faudra encore un peu de temps pour mûrir. Et je suis sûre que vous trouverez ma chère, les bons soins à apporter à votre Sophie. Ne soyez pas trop pressée. Avec le temps vous verrez, elle deviendra quelqu'un de formidable !

MADAME DE REAN – Ah ! si cela pouvait être vrai. Si je pouvais être sûre que cela

soit vrai. Je n'aurais alors pas tant d'inquiétude dans la tâche qui m'incombe. (*soupir*). Je me sens quelque peu fatiguée… et parfois seule. Mais heureusement, vous êtes là mon amie…

Et ce fut là que Sophie entra et les interrompit. Dès qu'elle les avait vues en train de parler, par la fenêtre, elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle prit son courage à deux mains, sécha ses larmes et partit à leur rencontre pour tout leur avouer, non sans un nœud dans la gorge. Elle toqua à la porte ; la maman lui dit d'entrer, ce qu'elle fit la tête basse. Elle s'approcha de sa mère, et vit la boîte de fruits confits ouverte, devant elles.

MADAME DE REAN, *en croisant les bras* – Sophie. Tu avais *faim* peut-être ?

SOPHIE, *en essayant de contenir ses larmes* – Maman ! Pardonnez-moi. Je voulais juste choisir à l'avance pour ne pas me trompez ce soir, et puis…, à force de regarder, je ne suis pas rendu compte. C'était plus fort que moi.

MADAME DE REAN – Tu pensais peut-être que je ne m'apercevrais de rien.

SOPHIE, *sanglotant* – Je…, j'aurais dit que c'était un rat. Un gros rat. Vilain. Noir !

MADAME DE FLEURVILLE, *avec tendresse* – Quelle imagination.

MADAME DE REAN, *avec sévérité* – Sauf que les rats ne font pas de traces de pas ainsi, ne déplacent pas les sièges, et n'ouvrent pas les boîtes ! Montez dans votre chambre, Mademoiselle, où vous y resterez consignée jusqu'à demain.

SOPHIE, *en implorant*– Puis-je prendre ma poupée ?

MADAME DE REAN – Soit. Mais sachez que c'est la dernière fois que je la répare. Tâchez d'en prendre soin, et j'espère qu'à partir de maintenant vous tiendrez compte de mes conseils.

Et Sophie s'en alla, résignée, dans sa chambre. Elle y resta bien cloîtrée toute la journée ; seule sa bonne, Lucie, put lui rendre visite. Durant ce temps les autres enfants jouèrent au calme dans la maison. Déjà, car il faisait tard, mais aussi car ils étaient fatigués de toute cette journée, riche en efforts et émotions. De plus, ils se sentaient un peu mal pour Sophie, surtout Paul. Ils discutèrent d'elle en mangeant dans la cuisine et Paul leur disait à quel point il était fier d'elle.

PAUL – Quel courage a eu notre Sophie pour assumer sa faute !

MADELEINE – Oui, je suis d'accord. D'ailleurs je trouve que Madame de Réan a été un peu sévère en la punissant de la sorte. Pauvre Sophie ! Mais c'est sans doute pour son bien.

PAUL – Il faut avouer qu'elle le cherche bien. Elle ne pense pas à mal, mais on pourrait parfois avoir l'impression, qu'elle fait exprès d'irriter ma tante. Il est vrai qu'elle a été un peu sévère, en tout cas, elle est plus indulgente avec moi.

CAMILLE – Les parents sont souvent plus sévères avec leur propre enfant. C'est pour cela.

PAUL, *la mine basse, regardant par la fenêtre* – Pas tous… J'ai de la chance d'avoir une tante et une cousine comme elles !

Madame de Fleurville vint leur annoncer qu'il était l'heure de rentrer ; elles se préparèrent donc. Le départ fut assez maussade. Les filles se sentirent assez tristes et désolées de ne pas pouvoir dire au revoir à Sophie surtout quand Madame de Réan leur offrit les derniers fruits confits qu'ils restaient. Ce fut là que Paul intervint. Sophie était effectivement punie et consignée, mais sa poupée, non. Madame de Fleurville alla dans son sens : comme assistantes chirurgiens, elles avaient le devoir d'aller prendre des nouvelles de leur patiente. Madame de Réan sourit et demanda alors à Paul de ramener la poupée vu qu'elle était si demandée, et sa maman avec, car, bien entendu, il n'est pas raisonnable de faire sortir un bébé sans sa mère. Paul s'empressa d'accomplir sa mission.

Pendant ce temps, Sophie était avec sa bonne qui la consolait. Elle était à la fenêtre et avait vu que ses amies s'apprêtaient à partir ; cela la rendait bien triste. Sophie était très proche de sa bonne : elle était là depuis toujours pour elle. C'était bien Lucie qui s'occupait le plus d'elle, l'entourait de mille attentions ; elle était aussi sa première confidente et celle qui l'avait toujours consolée.

LUCIE, *prenant Sophie sur ses genoux* – Allons, ma petite demoiselle ! Comment pouvez-vous être si triste quand vous avez une si belle poupée.

SOPHIE – Ma Lucie ! Comme je t'aime. Tu es si douce.

LUCIE, *enlaçant* S*ophie* – Lorsque vous étiez petite, il vous fallait toujours un câlin, un gros câlin, comme ça.

SOPHIE – Que j'aime les câlins ! J'en ferai aussi à ma fille, elle l'a bien mérité. Regarde, la pauvre ! On peut voir la réparation là ; c'est un peu plus clair autour des yeux. Et le fil n'est pas tout à fait de la couleur du corps. Mais je l'aime ! Peut-être encore plus qu'avant ! Elle a été si courageuse quand Maman l'a opéré. Je voudrais aussi l'être ! J'en suis si triste. (*elle laissa échapper un sanglot*)

LUCIE, *l'embrassant sur le front*– Allons ! Vous aussi avez été courageuse. Il en fallait bien, pour oser avouer ce que vous avez fait. Et après tout, ce n'était que des fruits confits. Quand on les a mangés, après il n'en reste plus rien. Tandis, que votre poupée vous restera pour toujours. C'est de ça qu'il faut se souvenir.

SOPHIE – Oh Lucie, j'avais enfin trouvé ! C'était l'abricot le meilleur. Encore plus que la prune et l'angélique. J'avais eu du mal à choisir car il fallait retenir le goût de chaque, mais vraiment, l'abricot, c'était le plus sucré.

Lucie ria de tout son cœur. Ce fut à ce moment précis, que Paul fit irruption et l'attrapa par la main pour l'emmener dehors, sans qu'elle ne comprenne pourquoi. Lorsqu'il lui expliqua tout, elle sauta de joie, et ils coururent ensembles, dévalèrent l'escalier à toute allure jusqu'à l'entrée, au point qu'ils faillirent tomber tout deux. Sophie put dire donc au revoir à ses amies. Elle remercia également sa maman et lui promit d'essayer d'être plus sage à l'avenir. Et ce fut ce qu'elle fit. En tout cas, elle essaya de tout son cœur, car être sage, n'est pas chose si aisé. Car oui, comme nous le verrons, Sophie continua à faire bien des bêtises, lui causant encore bien des malheurs. On finit rapidement par oublier ce genre de promesse ; le plus souvent, juste au moment où l'on en avait besoin. Seulement la poupée qu'elle reçut ce jour-là, aller beaucoup l'aider à ne pas l'oublier : elle deviendrait sa volonté faite en cire, son vœu pieu concrétisé, son rêve réalisé. Et cela pour encore bien des années.